

fussent amenés à composition ; et tout moyen qui pouvait produire ce résultat, était regardé comme légitime.

De même, qu'une bouteille à col étroit doit être tenue ferme et droite, pendant qu'on y verse du liquide, ainsi, disait-on, la jeunesse des écoles doit-elle être maintenue dans une position ferme et convenable, afin que l'instituteur puisse y verser la science, sans crainte de perdre une goutte de ce nectar précieux. Voilà pourquoi, dans ces temps-là, *maintenir l'ordre* voulait dire administrer avec autant de vigueur que de fréquence une discipline de fouet et de férule. Comme, cependant, ce système ne s'accordait pas avec les nerfs de tous les maîtres, il se forma une classe spéciale de maîtres-fesseurs, lesquels étaient appelés une fois par deux ou trois ans, pour relever dans chaque école l'ordre et la discipline qui chancelaient.

Je me rappelle encore parfaitement plusieurs de ces batteurs d'enfants ; et s'il me fallait vous retracer seulement une des nombreuses scènes dont j'ai été témoin dans mon enfance, et sous leur administration, je suis certain que vous frémiriez d'horreur. Et pourtant, il y a encore, malheureusement, beaucoup d'instituteurs pour qui le "maintien de l'ordre" est l'alpha et l'oméga de la discipline scolaire. C'est une méthode superficielle, ineffective, demi-barbare, et qui réduit les enfants les mieux disposés au rôle de brutes, cherchant uniquement à se dérober aux coups de celui qui les mène.

La discipline scolaire, telle qu'enseignée dans les écoles normales, signifie tout autre chose. Elle consiste à faire tout en son possible pour développer le caractère des enfants, en dehors même des connaissances utiles qui doivent leur être inculquées.

Car, l'école doit avoir deux buts principaux en vue. Premièrement, *donner à tous les enfants les éléments des connaissances utiles*. Ce but est généralement bien rempli, et la jeunesse de nos écoles, avec de la bonne volonté et des aptitudes ordinaires, peut acquérir tout ce qu'il lui faut pour remplir, dans la suite, l'état qu'elle sera appelée à embrasser.

Mais il y a, aussi en vue, un second objet, auquel le premier doit être subordonné : c'est le *développement dans la masse des enfants de cette force de caractère qui en fasse plus tard des citoyens véritablement bons et utiles*. En un mot, développement du cœur et des mœurs. Voilà, en effet, la base réelle sur laquelle doit s'appuyer une demande au public, en faveur de nos écoles, et voilà pourquoi le public doit les encourager, les soutenir. Car chacun de ces petits enfants deviendra plus tard un membre de ce public qui veille aujourd'hui à leur éducation : membre bon ou mauvais, suivant qu'il aura été bien ou mal formé ; citoyen utile ou nuisible, suivant le développement qui aura été donné à son caractère.

Voilà aussi le véritable esprit de la discipline scolaire qui, hors de là, n'est plus qu'une bride ordinaire.

Ainsi, l'instituteur ne doit pas embrasser son état avec l'idée préconçue que son seul devoir sera d'enseigner les branches requises et de maintenir l'ordre dans sa classe. Vous pourrez, de cette manière, réduire les enfants, mais vous ne les élèverez pas. L'herbe que le rouleau a pressée, écrasée, ne s'en relève que plus tenace, plus rebelle ; de même, les âmes de ces enfants, que vous aurez ainsi courbées, travaillées sous votre despotisme, n'attendent que le moment de se relever pour se venger sur la société, de vos rigueurs injustes et mal calculées. Le gouvernement des mœurs, comme la charité, commence chez soi. Un enfant ne peut pas en élever un autre. Instruisez-vous, acquérez de l'expérience. Commencez d'abord par observer et étudier les enfants. Étudiez leurs habitudes, leurs petites manières, leurs caractères, la variété infinie de leurs dispositions ; en un mot, apprenez partout, tout ce que vous pourrez, concernant les enfants. Au lieu de vous soustraire à tout ce qui a rapport aux enfants, dès que

vous êtes hors de la classe, et de vous replier sur vous-même, c'est surtout en dehors de l'école que vous devez étudier les enfants. C'est seulement en sachant ce qu'ils sont ailleurs que vous pouvez les bien conduire dans votre classe. Il faut de plus que tout cela soit fait avec affection. Il n'est pas facile, pour la jeunesse surtout, d'aimer véritablement l'enfance. Cependant, si vous n'avez pas cet affection, il faut l'acquérir ou bien ne pas vous mettre à enseigner. Pour conduire, et surtout pour élever des enfants, il faut une patience d'ange : or, si vous n'aimez pas les enfants, vous n'aurez jamais cette patience. L'affection est d'ailleurs cette clé d'or, la seule peut-être, qui ouvre le cœur de l'enfance.

Comme il est dit plus haut, de toutes les créatures de l'univers, le petit enfant et celle qui exige la plus grande dose de patiente persévérance chez celui qui a la mission de développer son caractère et de former son cœur. Chaque enfant est obligé de parcourir un espace immense du territoire de l'esprit avant de s'établir une fois dans la bonne voie, et d'avoir la figure tournée vers la lumière. Une bonne partie de l'esprit d'entêtement, d'espièglerie et même de méchanceté, chez les enfants, n'est que le résultat de cette irrésistible curiosité d'apprendre et de connaître la vie. Il faut vous attendre à voir ce petit peuple courir çà et là, excité, étonné, cherchant à saisir à la fois une multitude d'objets, et, la plupart du temps, ne sachant où donner sa petite tête. Quelle cruauté, quelle folie donc, de la part d'un maître, d'arriver au milieu de cette foule, la férule en main, d'établir des règles dont l'accomplissement exige un développement de caractère que l'on trouve rarement, même chez les adultes, et, si l'on ne s'y conforme point, de gronder, de battre, de réduire, par n'importe quel moyen. Il vous faut employer toute la patience que vous avez et tâcher d'en acquérir chaque jour davantage. Ce n'est qu'avec le temps que vous parviendrez à former les caractères. Tout ce qui dure, dans ce monde, exige une croissance lente.

Le pouvoir de contrôler et de développer le caractère des enfants tient beaucoup à la conduite personnelle de l'instituteur. Washington a réussi, dit-on, parcequ'il savait se taire. Parler bien et avec sagesse est un grand pouvoir, et beaucoup de personnes exercent un ascendant sur la société par la puissance de leur parole. Mais le maître d'école qui peut conserver un maintien à la fois affectueux et digne, et être en même temps sobre de paroles, entre dans sa classe avec un avantage extraordinaire. Rien n'amuse une troupe d'enfants mutins comme un professeur qui est constamment sur un pied et sur l'autre, empressé autant qu'une abeille, et remplissant les heures de la classe d'un babil et d'un caquetage inutiles. C'est là l'écueil à éviter dans l'enseignement oral ; c'est une tentation presque insurmontable pour un instituteur loquace, toujours prêt à lâcher sur sa classe les écluses de son verbiage, étendu d'une mince quantité de savoir noyée dans les mots. Evitez les discours incessants et la funeste habitude de ne pas rester en place : ce sont là les deux plus grands ennemis de tout succès véritable. Rendez, en votre personne, la science aimable et digne.

Il y a maintenant un point important : c'est le chapitre des punitions. Ma théorie sur les châtimens corporels est celle-ci : ils sont à la classe ce que la cour criminelle et ses sentences sont à la société. Battre ou frapper un enfant c'est le ranger du coup dans la partie *criminelle* de la classe ; or, en venir à cette extrémité pour une légère offense est la même chose que mettre un homme en prison, pour avoir dit un mensonge insignifiant, ou pour s'être mis en colère. Des milliers d'enfants sont perdus pour la vie, parce qu'on les a traités en criminels dans la famille ou à l'école. Ne frappez jamais un élève avant d'avoir mûrement réfléchi si vous êtes décidé à prendre sur vous la responsabilité de le placer au nombre des criminels de